

ENTRETIEN AVEC GILBERT-MAURICE DUPREZ

Gilbert-Maurice Duprez : Bernard Noël, à lire *Les Premiers Mots*, j'ai l'impression que prononcer les premiers mots c'est tenter de revivre, éprouver en soi le recommencement de la vie et c'est en même temps prolonger la mort.

Bernard Noël : Pour que les premiers mots existent, il faut que les derniers mots aient existé avant, donc les premiers mots sont une façon de fermer et rouvrir perpétuellement un cycle. Dans le cas de mes *Premiers Mots*, c'est comme si je voulais qu'un certain instant passe et repasse, c'est pourquoi ce qui ferme le livre le rouvre.

C'est-à-dire que tout est un perpétuel recommencement.

Ce n'est pas exactement ça parce que tout est un perpétuel recommencement mais pas au même niveau, comme le disque qu'on a mis une fois : quand on le remet, il est à la fois le même et pas tout à fait le même. Il y a un saut qualitatif. J'aime beaucoup la nouvelle de Borges « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* ». Cervantès a écrit, par exemple, « Don Quichotte est allé de Madrid à Salamanque ». Trois siècles après, Ménard écrit « Don Quichotte est allé de Madrid à Salamanque », mais ce n'est pas la même phrase.

Expliquez-moi... Les apparences sont contre vous...

(Rires) Entre les deux phrases, il y a toute l'épaisseur du temps qui sépare les deux personnes qui les écrivent. C'est l'histoire de tous les mots, par exemple le mot « dormir », que je prononce aujourd'hui en 1973, a été prononcé en 1673 mais je pense qu'on ne dormait pas de la même façon, comme on ne mourait pas de la même façon et c'est ce qui m'intéresse davantage : la mort est au milieu de nous et notre rapport avec elle évolue sans cesse, ce que chacun doit sentir.

Vous venez de parler de la mort et il est évident que c'est elle qui est la gouvernante des *Premiers Mots*. Si l'on doit raconter l'histoire : deux personnages, un homme et une femme, se rencontrent après le suicide d'un ami commun. Le suicide pose un point d'interrogation mais j'ai l'impression que ce qui se passe dans votre livre consiste moins à lever ce point d'interrogation qu'à dévoiler quelque chose de plus commun : cette mort qui est présente ici et maintenant, dans la conversation et dans le corps vivant des protagonistes comme elle est présente dans la conversation que nous tenons.

Ces personnages qui parlent espèrent par moments conjurer la mort donc la connaître. C'est ce que nous faisons quand nous parlons, nous oublions que le temps passe puisque nous ne pensons pas continuellement à la mort, d'abord parce que ce serait insupportable et ensuite parce qu'il y a une réaction d'autodéfense qui fait que

nous vivons comme si nous étions là pour toujours. Les personnages du livre interrogent la parole au milieu d'eux.

Il y a un parallélisme qui me fascine et qui procure un vertige. La mort est ce qui nous est parfaitement extérieur. En effet, nous ne pouvons pas mourir parce que nous sommes des êtres entiers qui nous renouvelons perpétuellement comme le font nos cellules. Ce n'est pas nous qui mourons. Ce qui nous oblige à mourir c'est l'espèce qui est en nous, c'est elle qui exige la mort à travers nous. J'ai l'impression que pour l'écriture c'est la même chose. Elle nous traverse en permanence. On n'écrit pas pour s'exprimer soi-même mais parce que le langage a besoin de se reproduire. La vie exige de se reproduire à travers nous mais aussi de se débarrasser de nous pour que des gens plus jeunes nous remplacent et que l'espèce se perpétue. Interroger ce qui parle en soi c'est interroger ce qui vit en soi. Le langage aussi nous est parfaitement extérieur. Nous avons tellement l'habitude de parler que nous avons oublié que parler n'est pas si familier. Il faut apprendre à parler et quelqu'un à qui on ne l'aurait pas appris ne parlerait pas. Le langage n'est donc pas à l'intérieur de nous, or le langage est la chose la plus intime puisque nous parlons comme si les mots sortaient de nous et nous appartenaient. De même la mort nous est extérieure, et tout à coup nous la parlons avec le même naturel que notre langue. Le langage ne ressemble-t-il pas à la mort puisque ce sont les deux seules choses imaginables qui nous sont extérieures et qui nous deviennent intimes ? Le parallélisme est vertigineux.

Oui, mais nous pouvons parler du langage, nous pouvons parler *le* langage, mais nous ne pouvons pas parler la mort. Avec elle, nous en restons toujours aux images et quand nous la vivons, c'est que nous sommes morts ! (rires)

Nous parlons de la mort comme une métaphore de la limite. L'idée qui me séduit est qu'au moment de trépasser, le mourant revit sa vie. L'au-delà ne serait-il pas la dernière seconde ? À la différence de l'espace, le temps ne se parcourt pas comme une ligne droite uniforme. Il a des espèces de bouffées, d'échappées, qui font que l'instant que nous vivons peut être infiniment plus grand que les minutes qui le mesurent. Comme le temps peut s'élargir à l'infini, la dernière seconde est peut-être une vie supplémentaire. Elle peut donner au mourant la sensation qu'il vit une deuxième fois. C'est à la fois insensé et rassurant.

Si je suis bien les analogies que vous avez développées jusqu'à maintenant, le langage serait l'au-delà de la vie dans la vie ?

C'est un peu ça... Pour reparler de ce livre, le langage sert aux personnages à s'interroger sur la disparition de leur ami qui est à la fois une chose incroyable et la métaphore de leur propre disparition à venir. Mais leur façon d'interroger la mort est de la faire être là puisque pour la connaître, il faut qu'elle soit là. Comme je le disais tout à l'heure, cela rejoint la vie : pour interroger cette mort qui va passer de l'extérieur à l'intérieur, qui d'étrangère va devenir intime, il faut interroger le processus du langage qui est le même. Ces gens s'aperçoivent, plus ou moins

consciemment, plus ou moins directement, que cette interrogation de l'extérieur vers l'intérieur fait que ce qui est en nous de plus vivant – nos organes internes – est ce qui mourra en premier, qui mourra en premier. Essayer de connaître la mort c'est essayer de connaître cette vibration-là dont l'inversion va se changer en son contraire. Les personnages veulent faire parler le dedans mais ce n'est pas si simple parce que ce dedans n'a pas de langage. C'est l'un des thèmes du livre. À l'époque de la foi, il suffisait d'aller vers la mort avec ce qu'on appelait l'esprit et les choses étaient résolues. On laissait le corps qui n'avait pas grande importance puisqu'il y avait la vie au-delà. En perdant la foi et en entrant dans un monde de la morale, les comportements du corps ont pris de plus en plus d'importance jusqu'à ce que de nos jours, on puisse nier l'esprit qui séparait le monde en deux, pour vivre dans son corps. Les personnages en sont à ce niveau, mais en essayant de parler du corps, ils se rendent compte qu'ils n'en parlent que de l'extérieur, et voulant en parler de l'intérieur, ils s'aperçoivent que le langage du corps n'existe pas. On a beau s'interroger, on ne sait du dedans que des gargouillis. Rien ne parle... L'espoir de pousser plus loin le langage, c'est le sens des « premiers mots » : ils sont les premiers à balbutier ce qui vient de l'intérieur du corps et non plus de l'extérieur. Ce serait le renversement de l'instant : cet instant qu'on aurait vécu autour du corps montrerait le dedans en se renversant.

(Entretien radiophonique non diffusé, enregistré le 04/10/1973.)